

Jean-Luc Dépraz

# Comme une nuit de pleine lune



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2018

## AVANT-PROPOS

Ce que je vais vous raconter, je le fais avec mon cœur, alors j'espère que vous n'allez pas vous moquer.

Si l'idée m'est venue, c'est grâce à tante Alice qui note les choses qu'elle trouve importantes dans son almanach chaque jour; enfin, presque; quelquefois elle oublie ou elle en a marre. Je peux la comprendre parce qu'avec tout le travail qu'elle a, elle doit être vraiment fatiguée à la fin de la journée.

Oncle Paul-Frédéric ne peut pas l'aider; d'ailleurs, elle ne voudrait pas. Lui, il s'occupe du matin au soir du domaine et finit toujours très tard.

Et puis, je dois dire, c'est aussi à cause de la vieille Églantine, la représentante qui passe toujours mi-décembre avec sa carriole; le nombre d'articles qu'elle arrive à entasser sur sa remorque brinquebalante est incroyable; on y trouve de tout. Et pour n'importe quel achat aussi inutile soit-il, on reçoit le fameux *Almanach des Grands Magasins-de-la-Samaritaine, 75, rue de Rivoli, Paris*. Il y a même le numéro de téléphone! Mais ça, on n'en a pas besoin. Personne ne l'a encore; sauf le bureau de poste.

Je n'ai pas trop relu, alors il y a encore des fautes. Mais il fallait que j'écrive ce qu'il s'était passé cette année 1914 parce qu'elle est bien et à la fois un peu triste.

Enfin, pas tellement puisque, maintenant je sais que je retrouverai peut-être ma maman. À bientôt douze ans, j'ai bon espoir.

## LE TEMPS DES ÉMOIS

*Jeudi 1<sup>er</sup> janvier 1914*

*Ce premier de l'an débute par une forte bise et des tourbillons. Marius est allé chercher Annette en traîneau à la gare. Nous avons passé cette journée en famille très agréablement malgré la neige qui n'a pas cessé de tomber.*

Marius, je l'aime bien ; il est vraiment drôle. Il me fait toujours des tours de passe-passe avec des pièces de monnaie ; chaque fois, il en a deux de plus et ça fait rire tout le monde. Annette le dévisage avec un regard très amoureux ; ça, j'ai vite compris : on peut aimer sa vache préférée comme sa fiancée, parce qu'elles sont toutes les deux très belles.

*vendredi 2 janvier*

*Le temps s'est calmé et le soleil darde ses rayons, les premiers de l'année ; les skis peuvent marcher.*

Ce soir, oncle Paul-Frédéric est encore à l'écurie. Le temps de sortir le fumier, de remettre de la paille fraîche et du fourrage, il frappera bientôt à la porte. Et, éternel rituel, tante Alice me jettera un coup d'œil et me demandera :

– Mais qui cela peut-il bien être à cette heure-ci ?

Alors comme d'habitude, heureux comme un roi, je crierai :

– C'est oncle Paul-Frédéric ! Il a fini !

Le morbier sonne sept fois ; le potage aux légumes fume dans les assiettes, les yeux brillent ; on a tous des étoiles dans le cœur.

*Lundi 5 janvier*

*Grand vent ; le temps se couvre et nous aurons de la neige.*

Le cousin Léon, je l'appelle « Gros bide », mais je n'ai jamais osé le dire devant lui ; pourtant, je ne crois pas qu'il se serait fâché ; il aurait sûrement souri en me criant :

– Quoi ? Répète-le, petite canaille !

Je voudrais bien le voir plus souvent, mais il va vendre nos tommes en plaine ; il paraît que c'est nécessaire pour « amener de l'eau au moulin » ; ça, je n'ai pas compris, surtout qu'à cette saison tout est gelé. D'après tante Alice, il dépense tout l'argent qu'il gagne dans des « cercles de jeux » ; je pense qu'ils se mettent en rond pour s'amuser ; je ne vois pas d'autres explications.

10

*Jeudi 15 janvier*

*Moins de 13 degrés ; temps très froid ; les grosses bûches nous procurent une bonne chaleur. Il fait bon chaud dans nos maisons où il ne manque rien.*

*En janvier nous payons : sucre : 60 centimes le kilo, pain : 80 centimes les 2 kilos, café torréfié : 1 franc 30 à 1 franc 40, pruneaux secs : 90 centimes à 1 franc.*

Chaque soir je guette les pas d'oncle Paul-Frédéric dans le long couloir crépi à la chaux pendant que tante Alice me gave de noisettes et de quartiers de pommes ; ce que j'adore, c'est de prendre la pelure et de la brûler au-dessus de la flamme de la bougie ; ça donne une très belle odeur.

Je me sens vraiment bien avec eux; mais... pourquoi suis-je ici? Où sont mes parents?

*Lundi 19 janvier*

*Brouillard; un peu moins froid. Couvert tout le jour, givre très épais; les moineaux s'approchent et n'ont plus peur de voisiner près de nous; le pain disparaît en un clin d'œil dans ces gosiers voraces.*

J'observe les brins d'osier – oh! attention, c'est moi qui vais les cueillir! – valser dans les doigts agiles de tante Alice.

– Regarde, mon grand, comme on tresse un panier! Observe bien!

Quelle dextérité! Une vraie vannière; très fier, je me fais un plaisir de lui demander de recommencer:

– Attends! Je n'ai pas bien vu comment tu fais!

– Normal, des années qu'il faut.

Mes paupières se ferment; la faute à la chaleur du poêle qui ronronne, aux efforts consentis pour déblayer la neige devant la maison, sans compter un réveil matinal suite à un cauchemar que je ne vous raconterai pas.

– Au lit, bonhomme! Ta bouillotte chauffe déjà les draps!

– Et l'oncle, il n'est pas rentré?

– Ce soir, c'est la répétition générale de l'orchestre; Frédéric joue du violoncelle; c'est un véritable artiste! On ira l'écouter dimanche, promis! Mais maintenant, on monte se coucher.

Les escaliers en bois grincent sous mes pieds nus; attention aux échardes... À droite, sur le palier, un petit WC avec une cuvette et une lunette en bois; une lampe à huile est suspendue un peu plus haut, question de voir où on pose ses fesses, mais surtout pour que l'eau ne gèle pas.

Tante Alice me chante une berceuse, toujours la même, et, comme chaque soir, me donne sa bénédiction:

– Dors bien, mon petit. Que Dieu te garde.

Restent les pas qui s'éloignent, la bise qui fait claquer la fenêtre entrouverte et, lointains, les battements du morbier.

*Dimanche 8 février*

*Soirée de l'orchestre; beaucoup de monde au concert; recette magnifique. Temps idéal: beau clair de lune et de très bons chemins.*

Comme d'habitude, après le repas, oncle Paul-Frédéric finit son café; alors il prend avec beaucoup de précaution son étui argenté, soulève une minuscule languette, l'ouvre et saisit avec deux doigts une cigarette; une *Laurence*. Une bouffée de rêve, un moment unique où ses yeux se noient dans un nuage bleuté. Le nirvana – on m'a expliqué plus tard ce mot-là – doit ressembler à cet état.

12

*Jeudi 19 février*

*vent, couvert; il est tombé dans la nuit 15 centimètres de neige.*

Face au domaine, la maison présente une espèce de renfoncement qui fait office de terrasse à l'abri du vent et, de surplus, au soleil... s'il y en a. On appelle cet endroit le *néveau*. J'ai cherché dans le Petit Larousse, mais je n'ai pas trouvé; ça doit être un mot qu'on utilise uniquement dans cette région. C'est vrai qu'on y est vraiment très bien; c'est d'ailleurs là que la chatte Zoé dispute la chaise à oncle Paul-Frédéric quand il vient boire l'apéritif. Moi, j'ai mon propre siège; alors, quand on n'est que les deux, tante Alice m'apporte un jus de pomme et des bricelets. Ces courts moments de bonheur et de silence resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

*Samedi 7 mars*

*Toujours grande pluie et le vent siffle à travers les portes ; il a plu tout le jour et la soirée sans arrêt.*

– Tante Alice ?

Elle vient d'arriver dans la seule pièce chauffée, referme la porte d'une talonnade du pied gauche que le meilleur des footballeurs ne renierait pas. Et vlan !

– Tu dis, mon petit ?

Je me tais ; j'ai souci pour le gros plateau qu'elle porte ; la soupière fume et les assiettes vacillent. J'attends qu'elle les pose sur la nappe brodée de bleuets, de marguerites et de coquelicots.

– Pourquoi je reste toujours ici ? Ça fait longtemps que je n'ai pas vu mes parents...

– Et alors quoi ? Tu t'ennuies ? On ne te suffit pas ? Ici tu es comme chez toi, non ? Allez, arrête de te poser des questions ; tiens, un bon potage aux légumes, sens-moi ça !

– Mais...

– Pas de « mais » ; demain, on t'expliquera. Bon appétit mon gros.

L'oncle ne dit rien ; il prend un morceau de pain qu'il trempe dans la soupe épaisse et mange en me devisageant avec un petit sourire en coin. Le morbier sonne midi.

– On est en retard d'un quart d'heure, soupire-t-il ; ça fait tout ça de moins pour la sieste.

Tante Alice hausse les épaules, regarde par la fenêtre.

– Et voilà qu'il pleut à nouveau.

Une semaine que le bétail est à l'écurie ; je m'inquiète un peu et pense à mes petits protégés.

– On ne peut pas sortir les veaux ?

– Surtout pas ! Ils auraient trop froid ; tu ne veux quand même pas qu'ils soient malades ? !

– Oh, non ! Je les aime trop pour ça !

Dimanche 8 mars

Temps plus frais, il ne pleut plus. Beau, clair l'après-midi. Les lacs sont grands et la Golisse croule sous les ondes.

Le travail que j'apprécie le mieux je crois, c'est d'aller soigner les bêtes. Il fait chaud comme en été; ça sent un peu, mais sortir le fumier, changer la litière, donner du foin, j'adore tout ça. Et ça réjouit oncle Paul-Frédéric.

Tante Alice apporte les plats et fait l'aller et retour de la chambre à la cuisine.

– De la purée de pommes de terre! Avec du lapin et plein de sauce!

Je tape des mains, ils sont heureux. Je façonne mon lac avec soin pour que la digue ne s'effondre pas. Tante Alice remplit le creux jusqu'au bord. Je penche ma tête pour sentir cette bonne odeur.

– Essuie-toi le nez, bonhomme, il est tout jaune!

Je ris, je me régale.

Le café fume dans la tasse d'oncle Paul-Frédéric qui allume une *Laurence*. La tante dessert, entasse la vaisselle sur une jolie planchette qui ressemble bientôt à une tour de Babel que j'ai vue dans un livre qui explique la bible aux enfants. Mes yeux s'arrondissent: comment fera-t-elle pour passer la porte? Je pronostique une chute imminente. Erreur, le coude abaisse la poignée, le passage est libre; à peine sortie, son pied gauche referme le battant d'un coup sec qui fait vibrer les vitres. Vlan!

Cette après-midi, je vais jouer avec mon copain devant la maison; il s'appelle Victor; ses parents habitent juste à côté, dans le même voisinage; les maisons sont collées les unes aux autres mais il y a des passages entre les greniers, comme ça, le soir, on peut se rencontrer à l'abri et décider de choses très importantes. Mon meilleur ami, il est un peu plus âgé que



moi, mais pas beaucoup ; son papa, il est paysan aussi ; il a des vaches, des veaux, des poules, deux coqs qui font beaucoup de bruit le matin et une jument qui s'appelle *Pégasette*. L'étalon, il est chez Oscar, au bas du village.

*Mardi 10 mars*

*C'est moi qui écris dans mon carnet.*

Ce matin, on va faire saillir la jument chez Oscar ; on attache le licol à un anneau fixé contre un mur dans la cour ; elle doit deviner ce qu'il va lui arriver, parce que sa croupe se tortille comme celle de Nadia quand elle passe devant les garçons. Firmin, le valet de ferme, amène le cheval qui piaffe d'impatience, soulève la queue de la femelle et lui fait renifler sa fente toute noire. C'est là que le visage de Victor s'illumine ; il me pousse du coude et, hilare, me montre le membre de l'étalon.

– Regarde ! Regarde !! Comme je te disais ! Il s'allonge comme une longue-vue !

Soudain, le mâle se dresse sur ses pattes arrière et cet énorme sexe à rallonges s'enfonce dans les entrailles de *Pégasette* qui tressaille.

Je n'en reviens toujours pas. Il faudra que je vérifie la taille de mon zizi ce soir.

Ainsi se passe notre éducation sexuelle ; après avoir mené les vaches au taureau – lui, il l'a beaucoup plus fine, on dirait une épée ! – observé les coqs monter sur les poules, nul besoin de nous faire un dessin pour le reste ; et si jamais il y a une ombre d'hésitation, nos camarades plus âgés, filles comme garçons, se font un plaisir non dissimulé de nous renseigner, mêlant théorie et surtout pratique dans les granges accueillantes du village.